

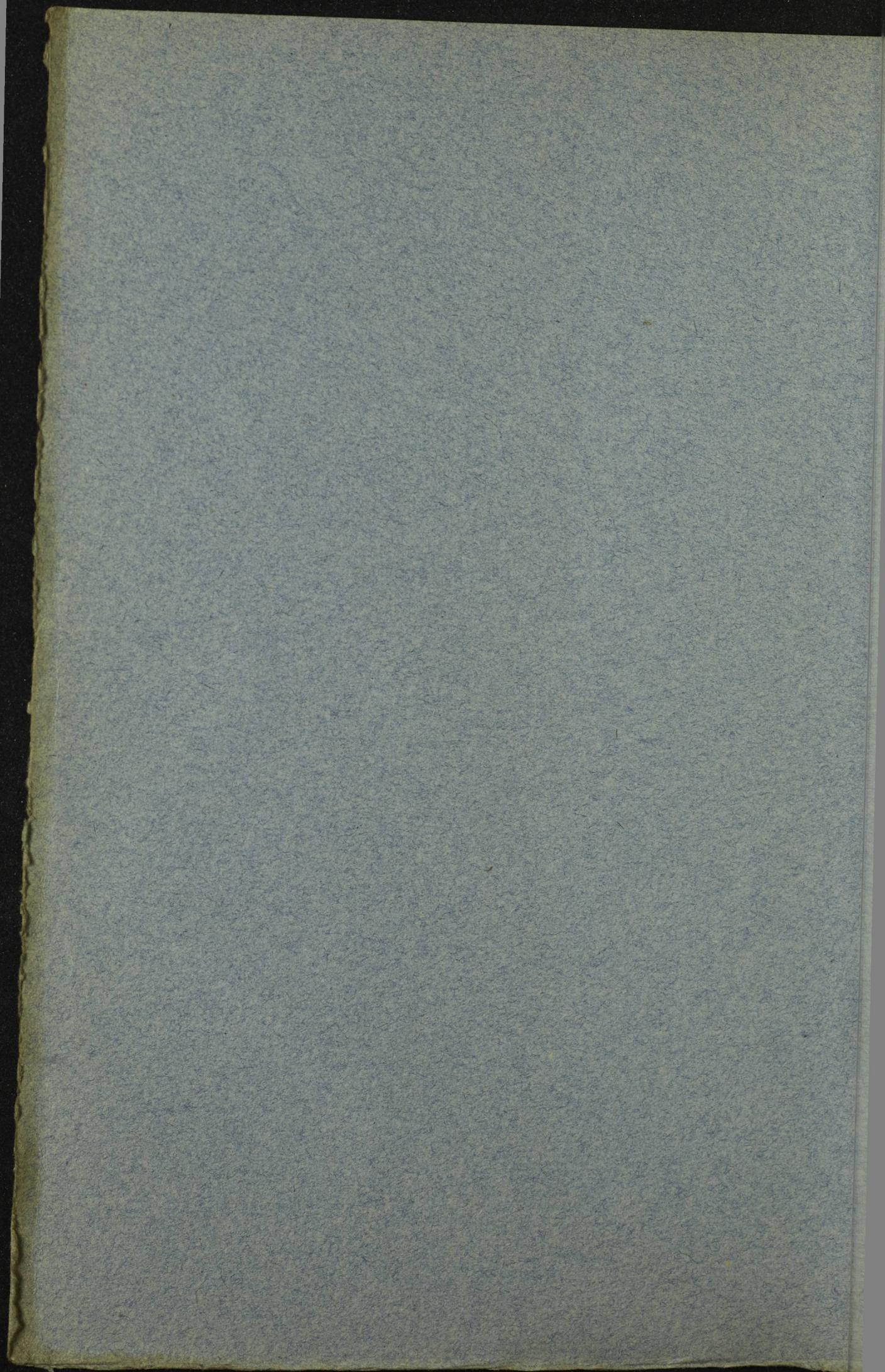
MAX ELSKAMP

CHANSONS
DÉSABUSÉES



BRUXELLES ET PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

1922



MLPo 20195

CHANSONS
DÉSABUSÉES

*Il a été tiré de cet ouvrage
300 exemplaires sur papier de Hollande à la
cuve Van Gelder Zonen, numérotés de 1 à 300.*

Exemplaire numéro 267

MAX ELSKAMP

CHANSONS
DÉSABUSÉES



BRUXELLES ET PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

1922

MAX BARNARD

CHANDLER
BERRY



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS



C'est la part ici
Que la vie t'a faite,
Dans des jours de pluie
Plutôt mal élus,

Et puis consentis
Après tes défaites,
Sur la voie suivie
Ame et cœur à nu.

C'est la joie aussi
D'heures qui te furent
Douce de foi sûre
Comme paradis,

Puis d'autres après
Que tu as subies,
Dans le doute abstrait
Et ciel obscurci,

Lors le port cherché
Que tu n'as touché,
Pour trouver la paix
Que tu attendais.

Or ce n'est ici
Que la route faite,
Puits où l'on s'arrête
Parfois rencontré,

Mais du bien promis
En sa somme nette,
Vœu inexaucé,
Ciel non atterri.





EN
SOI





I

Il faisait clair jadis en toi
A présent, c'est ta nuit obscure,

Qui est venue t'apporter croix
Dans le doute dont on endure,

Ils se sont tus les anges doux
Que tu voyais en robes blanches,

Avec leurs violons aux joues
Faire musique à tes dimanches,

Toi, qui dans des jours de merci
En le sourire des Maries,

Portant leur Jésus dans leurs bras,
Avais rêvé les paradis.

Or foi lors obscurcie en toi
Dans le doute en soi qui s'indure,

Des choses qu'on touche ou qu'on voit
Au monde amer des raisons pures,

Déni des hauts jardins fleuris,
Dont tu avais la certitude,

Et vin qu'on boit qui dit sa lie
Dans le rêve au loin qu'il élude,

Elle est venue ta nuit obscure
Lorsque tu ne l'attendais pas,

Avec du vent sur ta figure,
Et dans ton cœur comme un grand froid.



II

C'est le matin qui entre en toi,
Il a tout d'or franchi ta porte,
Revenu, déjà tant de fois,
Dans les jours, comme tu les portes,

Et que tu pleures ou tu ries,
Rien n'est nouveau sous le soleil,
Il n'importe au monde, à la vie;
Homme, aux autres hommes pareil.

Tu vas, tu viens, sur le chemin
Qui est celui de tous et toutes,
Pour aimer, haïr, ou pour rien
Que trouver sable sur la route.

Ton bien est clos, en peine et joies,
Ta foi est lasse d'avoir cru,
Comme ton cœur, et tant de fois,
D'avoir aimé et d'avoir bu,

L'amour en des vases amers,
Où tu n'as ta soif apaisée,
Ni dans ton désir, ni ta chair,
Et même pas dans l'à-peu-près;

Et d'âme, ainsi tu t'es usé,
Aux jours, en le temps, qui te furent,
Pour n'espérer bien désormais
Qu'en des contingences futures.

Mais matin ici qui s'avère
Croise sur les genoux tes mains,
La voici toute la lumière,
Regarde, vois, prends-le ton bien,

Jour en la clarté qui s'épure
Comme chair en sa nudité,
Lors choses dites nettes, sûres,
Crois en elles, car c'est le vrai.

Or douceur lors en toi montée,
De ce qu'on voit, de ce qu'on touche,
Et mieux qu'au parler long des bouches,
Dite toute la vérité,

Toi, qui l'avais cherchée au monde
Et la voulais toucher du doigt,
Comme Thomas, pour trouver foi
Et que la paix en toi descende,

Alors ainsi que fait l'aimée,
A l'heure toute de l'émoi,
C'est l'Aube qui les a baisées
Les bagues autour de tes doigts.



III

Il y avait Dieu
Dans des jours élus,
En qui tu croyais
Quand tu rêvais d'ailes,

Sous de grands ciels bleus
En l'air resplendi,
Où sous le soleil
Les anges sourient.

Or chagrin banni,
Doute qui s'élude,
En la paix sereine
De la certitude,

Ta foi était sûre,
Ton âme était pleine
De la candeur pure
Des vérités luies,

Et comme l'agneau
Que l'on voit couché
Sur le livre clos
Du Verbe divin,

Tu te voulais blanc,
Lavé du péché,
Pour trouver le bien
Promis qu'on attend.

Mais comme était Dieu
Alors tout en toi,
Et suivant ton vœu
En qui tu croyais,

Est montée la voix
Douce de la vie,
Et tu l'as aimée,
Et tu l'as suivie,

Oubliant ta foi,
Aux peines, aux joies,
De l'amour qu'on a
De tout qui délie;

Et bonheur suprême,
Et non atterri,
Tu t'es lors menti
Ainsi à toi-même.



IV

J'ai su la foi
Jadis en moi,
Et qui vient, comme la lumière,
Nous visiter en robe claire;
J'ai su la foi
Naguère en moi,

Je l'ai connue
De grâce élue,
Et dans mon cœur comme en ma chair,
En la paix douce qui fait taire
Croix et misères
Que l'on a eues.

Or en ma paix
Ainsi touchée,
Comme parlait parfois en moi
Dans le bonheur qu'on porte en soi,
Doute monté
De sa durée,

Elle avait dit :
Je suis en toi,
Qu'importe alors de l'heure brève,
Puisque tu l'as touché ton rêve,
Et qu'en l'instant
C'est toi en moi;

Elle avait dit :
Je suis la Foi,
Prends-moi, alors que je suis tienne,
Et puis après, quoi qu'il advienne,
Tu l'auras sue
Ta part élue.



V

Il m'est désir souvent
De vous aux matins clairs,
Eves, et dont la chair
Se dit d'amour vivant,

Vous, telles ciels surgis,
Pour la paix qu'on appéte,
Après des jours en long
Ailleurs qu'on a subis.

Il m'est désir aussi
De vous quand choses faites,
Dans le soir qui descend
C'est tâches accomplies,

Et chair qui se détend,
Ame, elle qui s'arrête,
A des doutes qu'on a
Des fins que l'on attend,

En la peine ou la joie
Qu'on croit savoir en elles,
Mais sans les retrouver
Dans l'ombre où tout se fond.

Or douceur lors en vous,
Qui m'est aux heures mortes,
Où c'est vous d'espoir doux
Que vos grâces apportent,

Clares, comme après nuit
L'aube que l'on voit nette,
Dire jour qui s'apprête
A soleil haut et lui,

C'est de la part élue
Que l'on avait cherchée,
Et qu'on croyait perdue,
Coupe qu'on tient aux doigts,

Et douceur m'est en moi
Du monde et de la vie,
En vous, hâvre touché
De mon rêve atterri.



VI

Musique bleue,
Musique rouge,
C'est cœur qui bat son sang vermeil,
Pour qu'on ait vie sous le soleil,
Musique rouge,
Musique bleue,

Et comme voix
Loin de la mer,
Douce aux oreilles qu'on entend
Que l'on sommeille ou que l'on veille,
De l'aube claire
A soir tombant.

Mais vie alors
Qu'on sait en soi,
Ainsi qu'en son for on la porte,
Au gré de l'heure qui l'apporte
Hostile, amie,
Obscure ou luie,

Joie qu'on en a
Ou paix qui leurre,
Bonheur qui naît ou qui s'aigrit,
Et qui font qu'on rit ou qu'on pleure
Suivant la voie
Qu'on a suivie,

Musique bleue,
Musique rouge,
C'est cœur où bat le sang vermeil,
Et vie qu'on a sous le soleil,
Dite elle, en mauve
Ou bien en gris.



VII

Si tu l'avais voulu
Tu l'aurais eue ta vie,
Peut-être un peu moins nue
En ses fins accomplies,

Ta part autre eût été,
Que celle qui fut tienne,
Et dans les jours qui viennent
Dont tu t'es contenté.

La Foi était en toi
Et ta raison l'a tue,
A tort, car rêve en soi
Est de douce vertu,

Et de l'eau que l'on boit
Aux coupes de la vie,
Fait vin clair et sans lie
Du moment que l'on croit.

Il y avait la chair
Et qui t'avait parlé,
Au temps de tes jours clairs,
Et tu l'as écoutée,

Croyant à des printemps
De joie et de lumière,
Dans l'amour qu'on attend
En celles qui sont chères,

Et tu n'as su en elles
Que des yeux ou des lèvres,
Lorsque tu rêvais d'ailes
En l'émoi de tes fièvres.

Or c'est alors ailleurs
Que tu t'en es allé,
Dans les désirs du cœur
Les chercher tes Thulés,

Et c'est dans des rochers,
Que tu les a trouvés,
En des Chines fermées,
Les palais de ta vie.



VIII

Ma sœur aînée, Mélancolie,
Pourquoi m'avez-vous tant aimé ?
Somme faite de notre vie,
J'ai songé trop, et vous pleuré,

Et pourtant nos âmes amies
Sous le ciel n'avaient souhaité,
Qu'en nos jours un peu d'harmonie,
Mélancolie, ma sœur aînée.

Or trop loin les terres promises,
Ma sœur d'hiver, ma sœur d'été,
Et les sachant parties remises
Qui les comptiez nos jours allés,

Elle est souvent tombée la pluie
Quand nous écoutions les roseaux,
Chanter dans l'air ainsi qu'on prie,
Ma sœur si douce au bord de l'eau,

Ma sœur alors des jours d'automne,
Les yeux levés vers le ciel gris,
Qui attendiez, comme une aumône,
Des soleils morts le baiser lui,

Ma sœur, et qui m'aviez suivi,
Pourquoi m'avez-vous tant aimé ?
Sur le chemin où j'ai marché
Et pour n'y trouver que la nuit ?



IX

Je suis celui qui suis venu
Et puis plus loin m'en suis allé,

Je suis celui qui ai vécu
Et qui n'ai pas pu l'oublier,

Je suis celui qui suis parti
Et puis après qui suis rentré,

Mon Frère, la porte est fermée
Des paradis auxquels on rêve,

Et c'est en moi nuit qui s'achève
De ne les avoir approchés.

Or cependant loin j'ai marché
Portant ma foi comme des ailes,

Pour trouver sous des ciels dorés
La paix des clartés éternelles,

En des matins doux qui s'avèrent
Ou des midis ensoleillés,

Mes yeux tournés vers la lumière
Et le sable chaud sous mes pieds.

Mais lors comme chantait la vie,
Au monde doux dite en beauté,

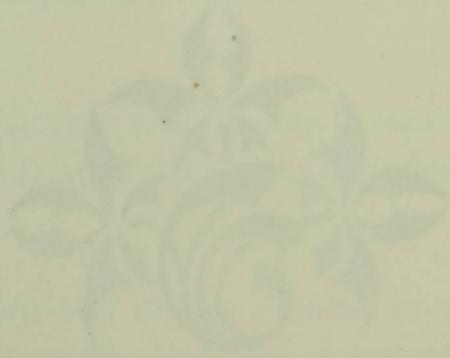
Je suis celui qui l'ai suivie,
Je suis celui qui l'ai aimée,

Et puis après venue la peine
Celui encor qui l'ai subie,

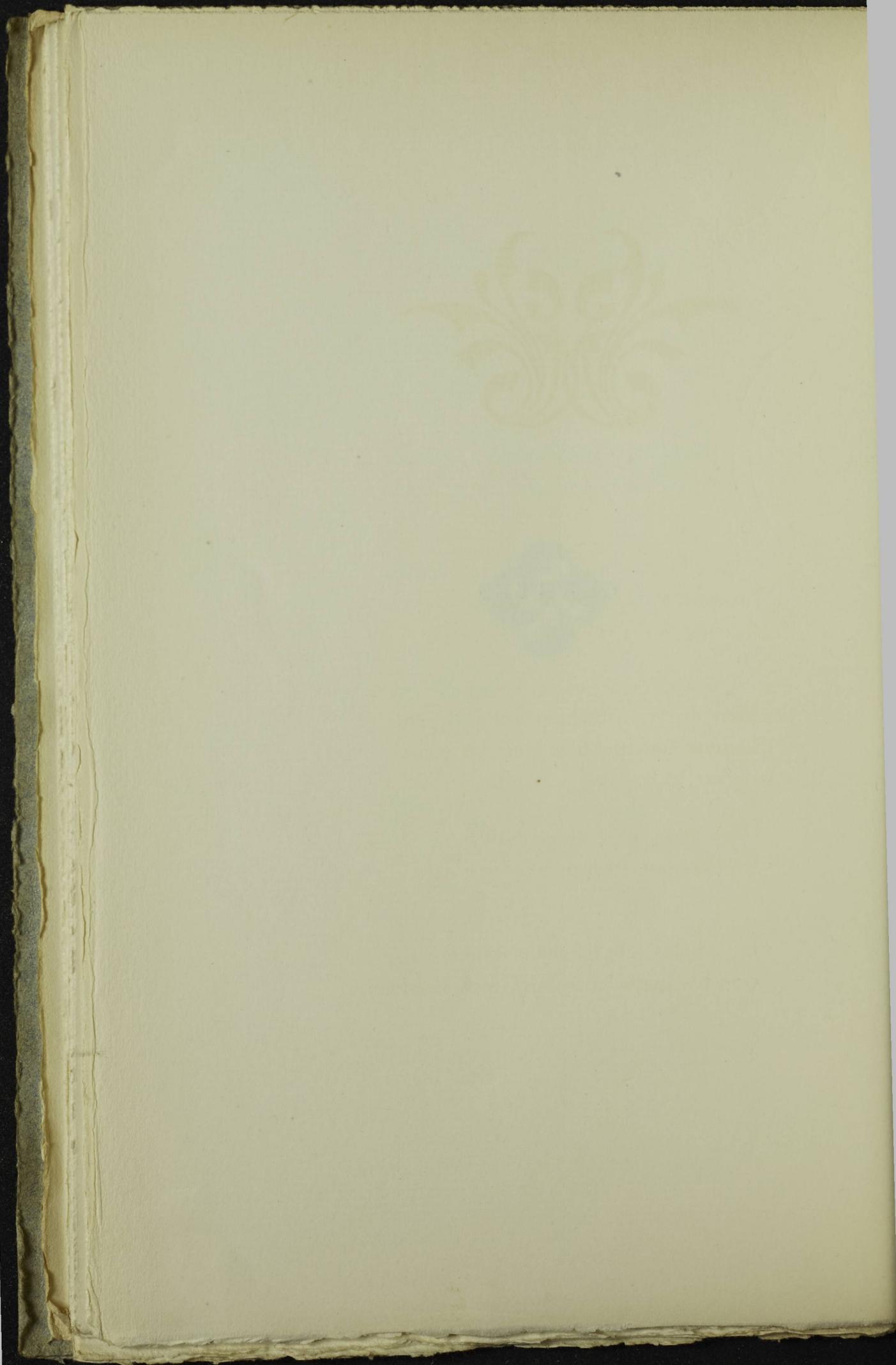
Et pour la boire à coupe pleine
Ainsi qu'un vin qui dit sa lie;

Mon Frère, la porte est fermée
Des paradis qu'on a rêvés.





CLARTÉS





I

Ce sont les Damas de tes rêves,
Ce sont les Thulés de tes vœux,

Dans du vert, du bleu qui se lèvent,
Comme font les flots sous les cieux;

C'est aux sables des Galilées,
De l'or, que tu sus sous tes pieds,

Et velours, en la chair aimée,
Que tes mains, tes doigts ont touchée.

Ce sont soies des Indes lointaines
Dont tes songes se sont vêtus,

Alors que ton cœur avait peine
Et froid de se sentir à nu;

Ce sont fruits portés à tes lèvres
Odorant doux les palmeraies,

Dans les jours d'amour qui nous sèvrent
Qui t'ont dit comme des baisers.

Chines parfois dans tes pensées,
Quand c'était toi sur un pont d'or,

Et des heures désabusées
Dans le jour qui meurt ou s'endort,

Qui pêchais comme poissons bleus,
Rêves perdus dans des eaux jaunes,

Quand rancœur t'était sous les cieux
Du vent qui riait comme un faune,

Et les faisait pleurer tes yeux
Tels des matins aux jours d'automne,

Et que plus loin buvaient couchées
Du thé, dans un pavillon clair,

Près de mandarins tout dorés
Des femmes en longs manteaux verts.

Tapis à fleurs, tapis persans,
Sur lesquels tu t'es allongé,

Pour mieux rêver la pipe aux dents
D'opium le fourneau chargé,

Et trouver clartés ou néant,
Nuits noires ou bien étoilées,

Où femmes viennent en pleurant
Si blanches qu'on dirait des mortes,

Et puis sentir, comme un grand vent,
Monter en soi qui tout emporte.

Musique ainsi que tu t'es faite
Vraie parfois, fausse plus souvent,

Pour les oublier tes défaites
Dans la vie comme dans le temps,

C'est en elle qu'au fond de toi,
Tu as voulu retrouver foi,

En ce qu'on croit ou ce qu'on aime,
Même en te mentant à toi-même.



II

Il fait matin, c'est la lumière
Qui vient se mirer dans tes yeux,

Comme font les amies très chères
Quand elles vous aiment le mieux;

Il fait matin, c'est d'Orient
Qu'elle venue en sa clarté,

T'apporter la myrrhe et l'encens
Des étés luis dans sa beauté.

Il fait matin, elle a doré
En passant le seuil de ta porte,

Il fait matin, elle est entrée
Chez toi en sa jeunesse accorte,

Et même en toi en quelque sorte
Par l'émoi qu'elle t'a donné,

Et comme une amie qu'on attend,
Et que l'on aime et qui le sait,

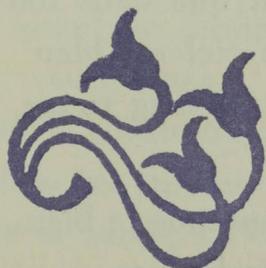
Alors à bouche qui se tend
Dit de foi sûre son baiser. —

Or elle a ri, puis a souri,
A tout ce qu'on touche et qu'on voit,

Apportant sa clarté reluie
Et même aux bagues de tes doigts,

Et puis un nuage a passé
Et lors, elle aussi, est partie,

Comme tant d'autres dans ta vie
Que tu as sues ou bien aimées.



III

Le bleu est bleu,
Le rouge est rouge,
Mêle-les, tu auras le noir,
Cependant que dans ton miroir,
Le ciel est bleu
Et le sang rouge,

Reprends le bleu,
Élis le rose,
Unis-les, et regarde en toi,
Et d'automne, tu les verras
Tes pensées mauves
Et qui se lovent.

Puis si la foi
Parlait en toi,
Pour la dire en sa candeur franche,
Laisse la page qui est blanche
Telle qu'elle est
Qui dit le vrai;

Mais si c'était
Plutôt l'espoir,
Comme les arbres, qui est vert,
Marie au bleu doux l'ocre claire
• Pour l'exaucer
Lors ton vouloir;

Et quant au jaune
N'y touche pas,
Même si tu le rêvais d'or,
Car c'est l'ombre qu'aux jours d'hiver
Fait la lumière
Dans l'air qui dort.



IV

Chine, où se compte en lunes rondes,
Le temps, aux mois qu'ont les années,
Par des mandarins, yeux cerclés
De lunettes d'écaille blonde;

Bouddha qui enseigne le monde,
Debout sur le lotus doré,
Main droite vers le ciel levée,
De la gauche montrant des tombes,

Douce en l'ombre qui la patine,
Et portant aux bras un enfant,
Comme Marie, c'est Kouan-Ynne,
Qui rit dite en Fou-Khien blanc.

Jûe, qui si doux est le soleil,
Qui naît rose dans le levant,
Hûe, qui est la lune nouvelle
Qui monte dans l'air en croissant,

C'est Ming alors, et la lumière
Et d'or de jour, de nuit d'argent,
Qui se mire dans les rivières
Dont le flot vers la mer descend,

Où glissent à voiles de paille,
Et les jonques et les sampangs,
Pour s'en aller pêcher l'écaille,
L'holoturie et le tripang.

Or c'est Ming, elle, entrée chez toi,
Qui joue là-bas, sur un plat jaune,
Où sont en bleu, peints des chinois,
Rangés ainsi qu'autour d'un trône,

Et sur le plat, il fait matin,
Dans un jardin qui suit sa pente
Vers l'eau, où de Fo sont les chiens,
Sur un pont d'or qu'ils ornentent.



V

Mon Dieu, est-ce clarté du jour,
J'ai vu le monde à votre image,
Parfois doux et même d'amour,
Dans des heures folles ou sages;

Mon Dieu, j'ai vu dite en beauté,
Mais alors ainsi qu'une femme,
Aussi la vie un jour d'été
Si claire qu'elle a pris mon âme,

Et que je lui ai tout donné
De ce que dans sa chair on porte,
Même bouche pour le baiser
En la joie que l'amour apporte.

J'ai vu, mon Dieu, la mer si bleue,
Que je croyais toucher le ciel,
Et comme s'y miraient mes yeux
J'ai su que je m'étais trompé,

Et qu'il n'était que flots en elle,
Sur lesquels s'en vont les navires,
Dans le bien, le mal ou le pire,
Chercher au loin le port touché.

Mon Dieu, j'ai su ainsi qu'un miel
Lumière dans mes yeux entrée,
Et comme ma foi prenait ailes
Je suis alors plus haut monté;

Mon Dieu, est-ce clarté du jour,
Je ne suis un fou ou un sage,
Mais ce que vie m'a dit d'amour,
N'était-ce en moi pas un mirage ?



VI

Ce sont des joies et qui sont folles,
Ce sont des peines, elles, douces,

Ce sont des chansons sans paroles
Que leur musique seule épouse;

C'est ton âme qui est partie,
Et ton cœur lui, qui est rentré,

Et la chair en toi consentie,
Ton sang qui a trouvé sa paix.

Tu l'as sue la sûre et la vraie,
Tu l'as sue la douce et l'amie,

Celle que tu n'avais élue
Mais tienne était d'éternité,

Tout un printemps en toi t'est né
Où tu ne t'es plus reconnu,

Toi qui revivais aux passés
En l'autrefois des jours perdus,

Et les croyais si loin allés,
Qu'ils ne reviendraient jamais plus. —

Or soleil, douceur et clarté,
Monde aux amours et qui sourit,

Faisant ciel bleu à la beauté
Pour que mieux y chante la vie;

Puis elle alors en toi entrée,
Dans l'heure et dans l'instant qui viennent,

Les faisant siennes tes pensées
Qui mirait sa vie dans la tienne,

C'est ton cœur qui a pris des ailes.
Et chair en toi pacifiée,

Douceur qui t'es venue en elle
D'être ainsi toi même à t'aimer.



VII

Il est des jours, non dans le rêve,
Si doux pourtant qu'on le croirait,

Dans leurs heures longues ou brèves
Où c'est vous en nous qui entrez,

Comme un parfum dans l'air ailé
Qu'on aspire à l'aube sereine,

Ou de soir, en l'ombre tombée,
Quand des roses monte l'haleine.

Il est des jours ainsi qui viennent
Sans qu'on les veuille ou qu'on les sache,

En leur norme quotidienne
Mais cependant qui nous attachent,

Quand vous alors qui souriez
Les tendez vos bras ou vos lèvres,

Et puis, comme jetés les dés,
D'un émoi et qui nous enfièvre,

Nous apportez désir monté
De vos yeux bruns, gris, noirs ou bleus,

Qui luisent sous vos fronts ombrés
Comme clartés qu'on voit aux cieux,

Quand vient le soir aux jours d'été
Doux et tendre comme un adieu.

Or désir alors qui s'achève,
Cœur qui le croit port atterri,

Douceur du monde qui se lève,
Et chair elle, qui s'attendrit,

C'est vous les cheveux dénoués
Qui attendez les paradis,

Et nous, vers vous les yeux allés,
Qui regardons, comme Moïse,

Au loin, dites dans leur beauté,
Resplendies, vos terres promises.



VIII

Mon Dieu, serait-il vrai
Qu'enfer soit feux et flammes,
Et qu'y aillent nos âmes,
Brûler, pour expier,

Les péchés, las ! commis
Dans le cours de la vie,
Où l'on est qu'un épi
Sous de grands vents qui plie ?

Mon Dieu, serait-il vrai
Que la faute accomplie,
En l'erreur d'un instant,
Se paie d'éternité,

Et qu'ainsi dans le temps
En sa somme infinie,
On subisse, on expie,
Sans espoir attendu ?

Mon Dieu, nos âmes nues
Qui ont connu la grâce,
Même aux jours de vertu
Peuvent s'être trompées,

Car elles avaient gâiné
En la chair qui est nasse,
Où, l'amour pris aux rêts,
Rend parfois la foi vaine,

Et vous l'avez connu,
Mon Dieu, quand Madeleine,
Sous la croix, le sein nu,
Pleurait douce à vos pieds,

Les larmes de sa peine,
Les cheveux dénoués,
Et, mon Dieu, qui mouriez,
Vous l'avez pardonnée.

Mon Dieu, serait-il vrai
Que la chair soit maudite,
Et qu'en nous c'est l'ivraie
Et que la vie nous quitte,

Bien qu'en soit par la mort
Nos âmes délivrées,
Et qui les fait ailées
Pour mieux toucher leur port.

Mon Dieu, c'est l'entité
De la Vie et la Chair,
Qui cause le péché
Au monde de la Terre,

Et du désir de l'une,
Et du désir de l'autre,
En chacun et chacune
De vivre fait l'apôtre;

Mon Dieu serait-il vrai
Qu'enfer soit feux et flammes,
Parce qu'ici nos âmes
Un jour, auraient aimé ?



IX

Il fait matin doux comme un miel,
Et l'aube est là, comme un agneau,
Blanche dans l'air qui paît le ciel
Dans la clarté dite d'en haut,

Et monde en paix, c'est vous Marie,
Avec vos cheveux épandus,
Et qui souriez à la vie,
Aux cieus, les yeux, aux bras, Jésus.

Parfum de roses, de jonquilles,
Marie, qui dit votre mois Mai,
Dans la foi de l'heure tranquille
Sur laquelle vous vous penchez,

Marie, là-bas, c'est le blé vert,
Qui lève pour mûrir d'été,
Et Marie, oublié l'hiver
Qu'en nos cœurs nous avons porté.

Or, Marie, aux paix des matins,
Qui bercez couché dans ses langes,
Jésus au creux doux de vos mains
Qui dort, comme parfois les anges,

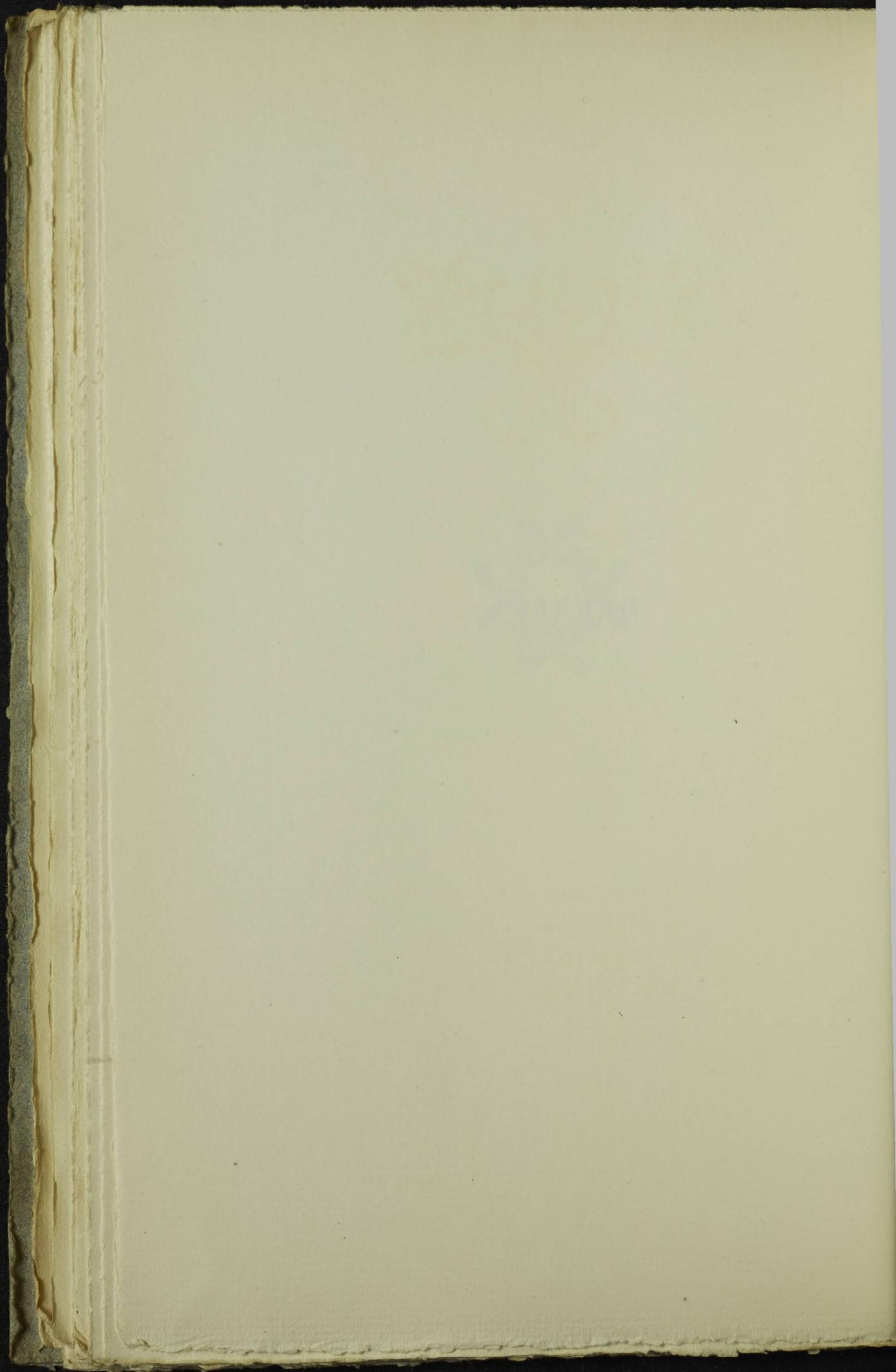
Marie, dont si clairs sont les yeux
Qui vont se poser sur son front,
Pour lui apporter songe heureux
Dans le sommeil où tout se fond,

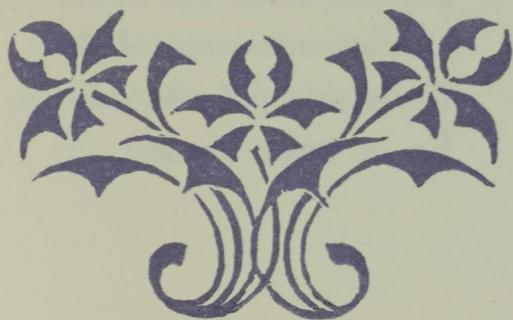
Marie, à nous ici les hommes,
Donnez-nous la paix en l'oubli,
Car c'est des enfants que nous sommes
Qui mal, avons rêvé la vie.





HEURES





I

Je vous salue ma sœur,
Qui foi mise en la vie,
Même les jours de pluie
Trouvriez le ciel élu,

Je vous salue ma sœur,
Qui la croyiez amie,
Et même en la douleur
Avez été déçue.

Je vous salue ma sœur,
Qui attendiez tout d'elle,
Et dans la paix des heures
En or aviez brodé,

Votre robe de fleurs
Et de sauge et d'airelles,
Pour les jours de soleil
En leur temps qui viendraient;

Je vous salue ma sœur,
Qui les paissiez vos rêves,
Ainsi que des agnelles
En le bleu des matins,

Je vous salue ma sœur,
A présent sur la grève,
Qui regardez le ciel
Et les joignez vos mains,

Je vous salue ma sœur,
Qui foi mise en la vie,
Avec vos yeux en pleurs
En êtes revenue,

Je vous salue ma sœur,
Qui la portiez la vie,
Ainsi que les Maries,
Sur leur cœur leur Jésus.



II

Il faisait clair
Si clair là-haut,
Là-haut, où tu n'es pas monté,
Là-haut
Où tu croyais trouver
La foi qui fait taire la chair,
Pour appéter
Bleue la lumière,
Et dans sa clarté resplendie
Chercher
En ton cœur apaisé,
A consentir enfin la vie.

Or îles douces
Où tu tendais,
Lors, comme nefs que le vent pousse,
Agrès
Raidis, voiles arquées,
Dans l'air qui sent les palmeraies,

Jours radieux
Que tu cherchais,
Pour y trouver les choses nettes,
Et cieux
Dont tu savais la paix
En des éternités abstraites,

Lors paradis
Dont tu croyais
Le port lointain déjà touché,
Et luie,
L'heure de ton souhait,
Ton vœu désormais exaucé,

Tu n'as eu vrais
Que le regret,
Sous le ciel fermé de ta vie,
Et puis
Alors qu'elle tombait,
Sur ton toit, l'eau grise des pluies,

Car c'était là
Clair qu'il faisait,
Là-bas, où tu n'es pas allé,
Là-bas,
Où jamais tu n'iras
Puisque les ailes t'ont manqué.



III

J'ai cueilli tant de choses
Que je ne sais lesquelles
Me furent bleues ou roses
En terre, en chair ou ciel,

J'en ai connu de closes,
J'en ai connu d'ouvertes,
D'aucunes qui reposent
Et puis d'autres disertes.

J'en ai su mensongères
Qui se vêtaient de nuit
Pour la cacher leur chair
Aux yeux d'or des bougies,

J'en ai vu qui riaient
Nues, dans l'air resplendies,
Et dites sans secret
En la lumière amie,

Et puis d'autres pleurer
Comme des Madeleines,
Les cheveux dénoués
Sous les croix de leurs peines,

Et des anges perdus
Sur le chemin du ciel,
De fatigue rendus
Qui les fermaient leurs ailes.

Mais lors des heures claires
Des roses et des bleues,
Telles oiseaux dans l'air
Ont passé sous les cieux,

Les unes comme faux
Rasant la terre nue,
Et les autres si haut
Qu'on ne les voyait plus;

Puis d'autres sont venues
Des mauves et des vertes,
Les unes bouches tues
Et les autres disertes,

Et qui dans l'air parlaient
Comme chante le vent,
Ou tacites rêvaient
Au bien que l'on attend;

Et puis d'autres encor
Et qui semblaient prier,
Yeux clos ainsi qu'on dort
Et pour ne pas pleurer,

Tendant de garder foi
En montant haut leurs ailes,
Loin du doute et des croix
Qu'elles portaient en elles;

Et le monde était là,
Dans le temps et la vie,
Sous des ciels hauts ou bas
Disant soleil ou pluie.



IV

C'était l'agneau,
C'était l'agnelle,
Qu'en eux, en elles, tant de fois,
Tu as cherché, et même toi,
C'était l'agneau,
C'était l'agnelle;

C'était ta paix,
C'était ta foi,
D'aimer rien que parce qu'on croit,
Sans main qui touche ou yeux qui voient,
Pour y trouver
Ainsi ta joie.

C'était le vrai,
C'était le sûr,
Si loin qu'on peut, si loin qu'on sait,
Qu'en eux, en toi, tu as cherché,
C'était le vrai,
C'était le sûr ;

C'était l'anneau,
C'était l'attelle,
Pour à la vie river ta foi,
Et la porter sans trop de croix,
C'était l'anneau,
C'était l'attelle,

C'était le vin,
C'était le miel,
Dont tu rêvais communier,
Sur la route où tu as marché
Et las ! en vain
Cherché le ciel.



V

Deux nuages d'or
Passent dans le ciel,
Dis, crois-tu encor,
Rien n'est éternel,

Pas même la mort,
Au bout de la vie,
Qui n'est que sommeil
Parfois qu'on envie.

Doutes-tu encor ?
Il n'est de réel
Au chemin qu'on suit
Pour trouver un port,

Que les pas qu'on fait
Que le sable essuie,
Et soleil ou pluie
D'hiver ou d'été,

Au monde où l'on va
Dans l'instant qu'on porte,
Et que l'heure emporte
Dans le jour qu'on a.

Or crois-tu encor ?
Toi qui rêvais d'ailes,
Dans le doux décor
Bleu des paradis,

Où ta foi cherchait
L'abri et le miel,
Comme à des rûchers
Dans l'air resplendis,

Et terres promises
Que tu croyais telles,
Pour les paix acquises
Et de ton souhait,

Dans ton âme prête
A des joies nouvelles,
Et ton cœur ouvert
Qui les attendait.

Vin qui s'est aigri,
Aux mois des années,
Murs qui sont montés
Aux horizons clairs,

Dis, crois-tu encor ?
Rien n'est éternel,
Dans tout ce qu'on sait
Ou qu'on a aimé;

Deux nuages d'or
Passent dans le ciel,
Deux nuages d'or
Dans le soir tombé

Rentre-les, berger,
Allé le soleil,
Comme des agnelles,
Tous tes rêves faits.



VI

Nous n'irons plus au ciel,
— Nos ailes sont coupées —
Chanter dans la rosée,
Auprès de Gabriel,

Il est tari le miel
Blond de nos âmes blanches,
Il n'y fait plus dimanche,
— Nos ailes sont coupées. —

Nous n'irons plus au ciel,
Nous les avons connues,
Les choses qui sont tues
A gauche du soleil,

Car comme elle passait,
Nous avons vu la vie,
Et nous l'avons suivie
Où elle nous menait;

Nous n'irons plus au ciel
— Nos ailes sont coupées —
Nous avons aimé celles
Qu'il ne fallait aimer.



VII

Ma sœur si douce aux jours amers,
Toi qui les as
Connues les croix,
Qu'on porte en son cœur, en sa chair
Et dans la vie
Ainsi qu'on l'a;

Ma sœur, qui savais nos misères,
Les faisant tiennes
Si souvent,
Pour le bercer ou pour les taire
Dans tes bras
Comme des enfants,

Ma sœur, ici c'est encor nous
Et de partout
Las ! revenus,
Pour ne t'apporter que nos peines,
A coupe pleine
En nos cœurs nus.

Or toi qui savais en sa somme,
Toi de candeur,
Toi de raison,
Que peine amère aux cœurs des hommes
N'est du pardon
Que la rançon,

Puisque la vie veut croix qu'on porte,
Et dans les pleurs
Aux jours qu'on a,
Et que le ciel n'a d'autres portes
Que la douleur
Qui fait la foi,

Ma sœur, alors de grâces pleine,
Toi pour le sang
Brûlant aux plaies,
Qui nous apportais paix sereine
Du pansement
Par tes doigts fait,

Ma sœur, ici c'est encor nous
Bien que l'ayant
Cherchée partout,
Qui n'avons trouvé la lumière,
Ni dans nos cœurs,
Ni dans la chair.



VIII

Je suis la paix
Que tu cherchais,
Je suis l'élue
Que tu n'as eue,

Je suis celle
De ton souhait,
L'éternelle
Dont tu rêvais

Dans les étés
Lumière luie,
Et pour l'orner
Toute ta vie,

Je suis le ciel
Qui t'attendait,
Dans l'absolu
Et la clarté,

Je suis le vin,
Je suis le miel,
Dont tu n'as su
Que le regret.

Or dans la vie
Ainsi qu'elle est,
Des matins nés,
Aux soirs tombés,

Présents, passés,
Obscurs ou luis,
Au cours des mois
Dans les années,

Je suis la foi
Où tu tendais,
Aux jours de joie
Dans la lumière,

Je suis les croix
Que tu portais
Et dans ton cœur,
Et dans ta chair,

Aux heures noires
Comme on les a,
Lourdes du soir
Où seul on va ;

Puis c'était moi
En d'autres jours,
Aux îles claires
En tes amours,

Là-bas si loin
Au bleu des mers,
Des temps lointains
De tes navires.

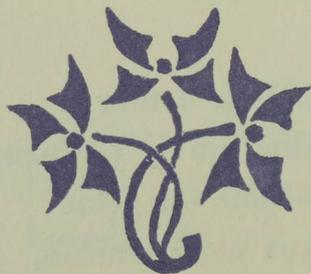
Or dans le bien
Ou dans le pire,
Lors au long cours
Des jours allés,

Et tour à tour
Ainsi qu'ils viennent
De joie ou peine
Aux ports touchés,

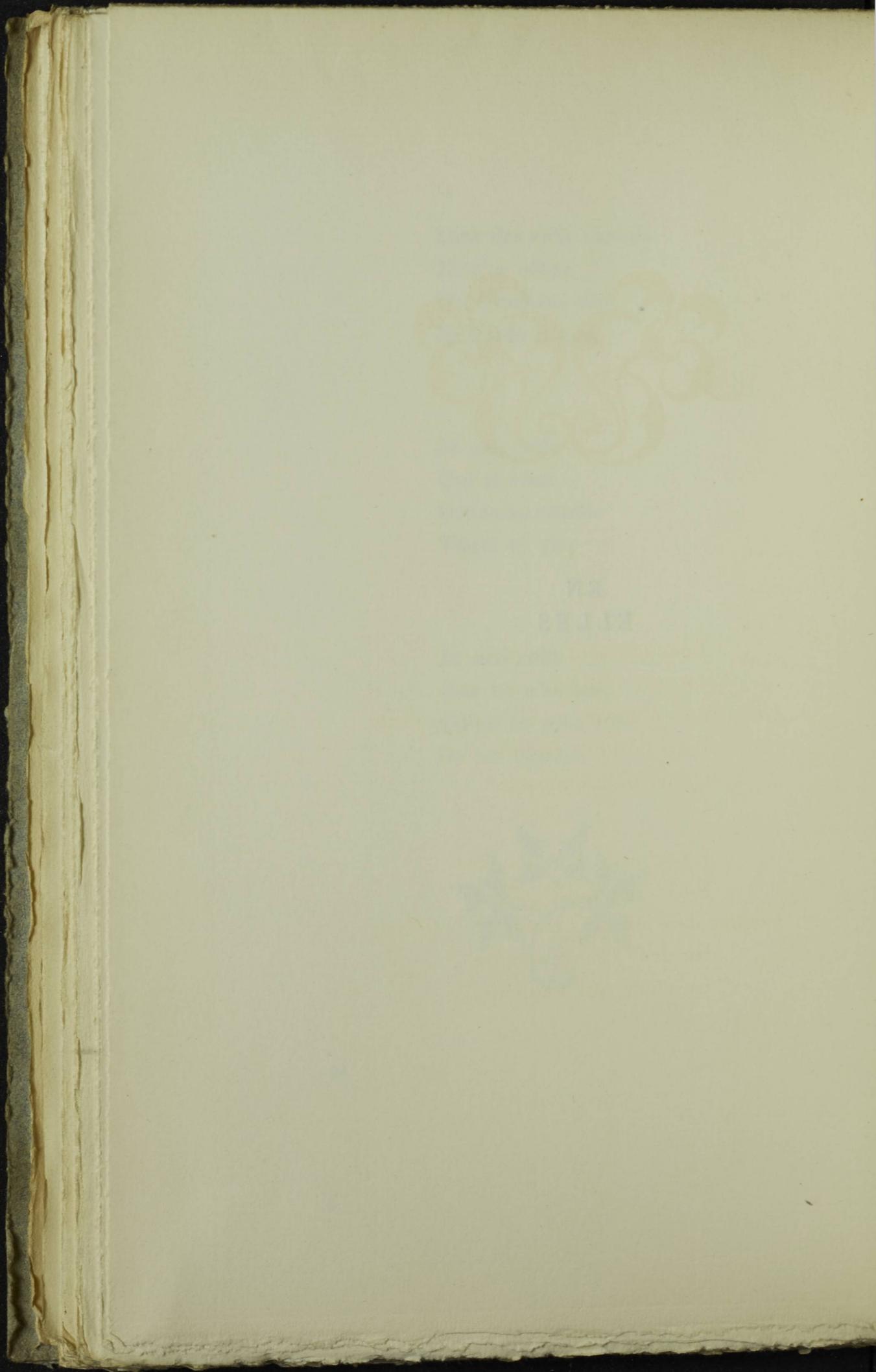
Sous des ciels chauds
Et d'or vêtus,
Ou d'ombres clos
Et froids et nus,

Je suis celle
Qui ai vécu
Douce ou cruelle
Toute ta vie;

Je suis celle
Que tu n'as sue,
Qu'en la paix luie
De tes regrets.



EN
ELLES





I

Joies qui sont éteintes,
Amours qui sont mortes,
Qu'attends-tu encore au seuil de ta porte,
Dans la noire étreinte
Qu'ici nuit t'apporte ?

Est-ce paix dans l'ombre
En le jour qui sombre
Comme dans du sang monté dans le ciel,
Ou dans l'heure sombre
La chair qui t'appelle ?

Mais toi qui la sus
Et désormais tue,
En d'autres désirs que ton âme appète,
Et qu'elle a élus
Ou qu'elle souhaite,

C'est en son oubli
Qu'ici se délie
Ton cœur de ses joies comme de ses peines
Bues à coupes pleines
Aux jours accomplis.

Or est-ce ironie
Alors de ta vie,
Mais toi qui voulais seule en ta mémoire
Foi présente et sûre
Et pour mieux y croire,

Voici passés .luis
En toi qui s'indurent,
Bouches, lèvres, yeux et qui te sourient,
En leur candeur pure
Ainsi qu'attendris,

Et choses lointaines
En toi qui reviennent,
Malgré ton vouloir blanches comme lys,
Te chanter l'antienne
Des anciens calices

Où tu les as bues
En toutes délices,
Au gré de l'instant ou de ton caprice,
Tes heures élues
Dans ton cœur à nu.

Mais lorsqu'il en soit
Comme il plaît à Dieu,
Sort et dés jetés et sans qu'on y puisse,
Rien changer en soi
Pour le bien, le mieux,

Et suivant leur lot
En pluie ou soleil,
Le voici ton cœur, la voici ta vie,
Car rien n'est nouveau
Ici sous le ciel.



II

Voici les noires et les blondes
Et pareilles à Salomé,

Mais quand en nous le désir monte
Cependant douces à aimer ;

Car au monde rien n'a changé
Et l'Amour est vieux comme Hérode,

Et de jeunesse, la Beauté,
Comme matin qui chante laudes.

Mais lors ici pour les parer
Telles des fleurs de serres chaudes,

Voici prêtes robes de moire
Qui font la chair, ou blanche, ou rose,

Selon que de jour ou de soir
La clarté sur elles se pose;

Puis khol, et qui les yeux allonge,
Pour leur donner plus de langueur,

Et doux, et sûr en son mensonge,
Fait parfois comme vrais les pleurs;

Et puis encor tout de senteur
Parfums qui parlent pour les dire,

Ainsi qu'été dans l'air qui fleure
L'encens, le santal et la myrrhe.

Or proches lors les Galilées,
Quand nous cherchons ainsi l'amour,

Et qu'au long cours des jours allés,
Entre l'émoi dans nos cœurs lourds,

Palais là-bas, dans le soir tendre,
Qu'on voit dit en pierres dorées,

Musique au loin qu'on croit entendre
Dans le rêve qu'en soi l'on fait,

C'est vous les noires et les blondes
Et dansant comme Salomé,

Ici qui entrez dans la ronde,
Et nous, comme Jean, yeux fermés.



III

Voici pour les aimer,
Des yeux bleus, des yeux noirs,
Qui regardent sans voir
Au loin pour mieux rêver ;

Voici comme des fruits
Que l'on cueille d'été,
Mûres pour le baiser
Des bouches qui sourient,

Et des lèvres si douces
Qu'on les dirait de soie,
Et que du rose épouse
Pour que désir en soit.

Or yeux alors qui voient,
Bouches, elles, qui rient,
Lèvres dont c'est la foi
De se tendre à la vie,

Voici les mains aussi
Qui savent les caresses,
Lorsque le cœur leur dit
Joie, amour ou tendresse,

Et puis celles qui prient
Pour trouver ciel en tout,
Qui se croisent unies
Blanches sur les genoux,

Et puis d'autres encore,
Celles-là plus lointaines,
Qui portent bagues d'or
Comme des châtelaines.

Mais joie alors en elles
Et blanche comme un lys,
Qui donne comme d'ailes
A l'amour que l'on a,

Et vie ainsi qu'on boit
Comme dans un calice,
Qui apporte la foi
Que l'on sent sûre en soi,

Toi, qui en as élu
De ces lèvres si roses,
Toi, qui les as connus
Les baisers qu'elles posent,

Va, et sur le chemin,
Prends une pierre blanche,
Pour, et sans lendemain,
En marquer ton dimanche.



IV

Elle avait nom Aurore,
Elle était blonde et belle,
Et la lumière, et d'or,
Chantait sa joie en elle,

Et l'on eût dit d'un ange
Ayant perdu ses ailes,
Qui portait, en ses langes,
Comme enfant le soleil.

Elle était tout d'amour
Pour le monde et les choses,
Et vêtait robe rose
Dès le lever du jour,

Et dans des jardins verts
S'allait enamorée,
Baiser les lys ouverts
Humides de rosée,

Comme aux matins là-bas
Aux Hellades dorées,
Chez sa mère Théia
Quand c'était jour monté.

Or Orion était
Encor toujours en elle,
Et dans le jour qui naît
A son amour fidèle,

Elle avait oublié
La mort où tout se tait,
Pour rester à celui
Qui dormait dans la nuit,

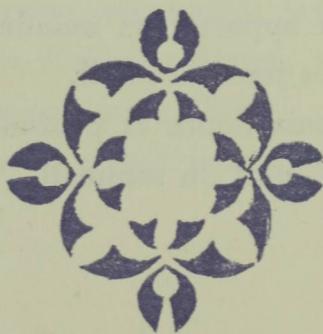
Et dont l'âme brillait
Etoile dans les cieux,
Lorsque les soirs montaient
Dans l'air leur ombre bleue,

Pour apporter au monde
Après jour de soleil,
La paix douce et profonde
En l'oubli du sommeil.

Or dans le temps qui passe
Et dans les millénaires,
Où tout se perd, se tasse,
Pour mourir ou se taire.

C'est elle qui s'en vient
Ouvrir, de la lumière
Les portes, au matin,
Pour faire la vie claire,

Et je l'ai vue un jour
Et qui me souriait,
Et j'en ai pris amour
Sans oublier jamais.



V

Je suis souvent allé vers vous
Celle que l'on attend de soir,

Quand c'est dans l'air le printemps doux
Qui dit que c'est vie qu'il faut boire;

Je suis souvent allé vers vous
Quand le cœur lourd qu'on porte en soi,

Pèse encor plus qu'à sa coutume,
Pour des raisons en soi qu'il a,

Vagues souvent, mais d'amertume,
Et qu'alors, et comme un peu fou,

Et surtout revenu de tout
C'est monde qu'on voit plutôt noir,

Je suis ainsi allé vers vous
Pour oublier qu'on vit, et croire. —

Je suis parfois venu vers vous
Aux heures aussi de soleil,

Alors qu'au cœur la nuit en nous,
Amertume nous vient du ciel,

En sa splendeur, en sa clarté,
Si bleu là haut dans l'air monté,

Et lors de regret ou d'envie
Dans son désir inassouvie,

Ame assombrie et qui se tait,
On les sait songes ses souhaits.

Or vous m'avez donné vos lèvres
Aux baisers doux de votre bouche,

Et, pour les apaiser mes fièvres,
Fait croire à du bonheur qu'on touche,

A trouver fraîcheur à vos mains,
Et ciel de clartés en vos yeux,

A boire en vous ainsi qu'un vin
Dans la vie un instant heureux,

Où c'est l'émoi qui la fait taire
La peine en soi qu'on a portée;

Mais lors en vous, pensée ma chair,
C'est mon âme qui a pleuré.



VI

Maya, ainsi qu'ailée
De vos longs cheveux blonds,
Maya l'illusion,
Vous ai-je assez aimée ?

L'Eve des anciens jours
Toute parlait en vous,
En le mensonge doux
Qu'en vous était l'amour,

Et du bien qu'il en est
Sans pourtant qu'on le touche,
Le rêve disait vrai
Baiser de votre bouche.

Maya dont les yeux clairs
Chantaient les Idumées,
Quand en nous nuit amère
Dormait en long couchée,

Maya qui souriez
Nous apportant clarté,
Et qu'alors d'y penser
Nous retrouvions la paix;

Maya, et qui saviez
Pourquoi l'on pleure ou prie,
Dans le songe qu'on fait
Et de tout qui délie,

Et sur nous vous penchiez
Mains sur nos fronts posées,
Et nos yeux les fermiez
Pour qu'on puisse oublier,

Quoi qu'en ait dit Bouddha,
Maya, vous étiez sûre,
Dans la vie que l'on a
Autant que la douleur.

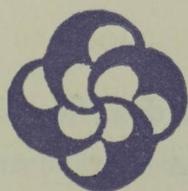
Or Maya, en nos cœurs
Qu'importe d'imposture,
Lorsque le rêve élit
En nous des paradis,

Rien n'est vrai sous le ciel
Que ce qu'en soi l'on porte,
Et myrrhe en nous, ou miel,
C'est songe qui l'apporte,

Et lors c'est vous Maya,
Comme Eve aux anciens jours,
Qui nous tendez la joie,
Le désir et l'amour,

Au fruit de l'arbre vert
Que vous avez cueilli,
Maya, aux grands yeux clairs,
Et qui savez la vie,

Maya, ainsi qu'ailée
De vos longs cheveux blonds,
Maya l'Illusion
Si douce en nous entrée.



VII

Il y a des fleurs qui sont roses
Il y a des fleurs qui sont bleues,

Aux jardins clos où l'amour cause
Comme au temps où aimaient les dieux;

Il y a des bouches, des lèvres,
Qui se tendent ou qui sourient,

Loin de la peine dont les sèvre
La clarté haut en leur cœur luie.

Eves alors nues ou vêtues,
Suivant l'instant en leurs attraits,

Chair et qui se dit absolue
Et grave, et douce ainsi qu'elle est,

Beauté en elle qui s'avère,
Aux grandes amours des passés,

Et dont demeure la lumière
En des femmes jadis aimées,

Splendeur comme en la Sulamite,
Ou grâces, comme en Salomé.

Or douceur lors d'éternité
Que la chair en le cœur nous quitte,

Yeux, ainsi que des matins mauves
Avec leurs iris mordorés,

Où c'est les désirs qui se lovent
Comme des serpents enroulés;

Mains qui les savent les caresses,
En l'heure en nous où tout se fond,

Dans l'émoi confus des tendresses
D'étés luis ou de printemps blonds,

Où, lors, Dianes chasseresses,
Mettent leurs baisers à nos fronts. —

Musiques ainsi de la chair
Que tu as sues aussi en toi,

Aux paix jadis de tes jours clairs
Et dont ton cœur a gardé foi,

Puis après, et dans tes jours noirs,
En celles que tu as aimées,

En l'heure ou l'instant dans les soirs,
Où ton sang seul avait parlé,

C'est celles qui n'étaient d'hier
Que tu as sues alors en toi,

Et dont le cœur était si froid
Qu'on eût dit comme d'un hiver;

Il y a des fleurs qui sont roses,
Il y a des fleurs qui sont bleues.



VIII

Est-ce vous Madeleine
Encore qui pleurez ?
Voici la lune pleine
Et sang aux croix séché,

Et dans la clarté douce
En la nuit étoilée,
La douleur qui épouse
Le silence et se tait,

Et Lui le bien aimé
Et qui vous était cher,
Dans le ciel remonté
A côté de son Père.

Mais vous, ô Madeleine,
Qui avez tant aimé,
Et de l'amour savez
Les joies comme les peines,

Vous qui dans vos passés
Avez su vin qu'on boit,
A des tables dressées
Dans les nuits qui flamboient,

Où lampes allumées,
C'est l'émoi qu'on attend
En la myrrhe et l'encens
Dans leurs parfums montés,

Est-ce vous qui pleurez
Encore ici vos fautes,
Ou les amours allées
Dont votre cœur fut l'hôte ?

Or remettez ici
Madeleine, à vos doigts,
Vos bagues d'autrefois
Et dont l'or s'est terni,

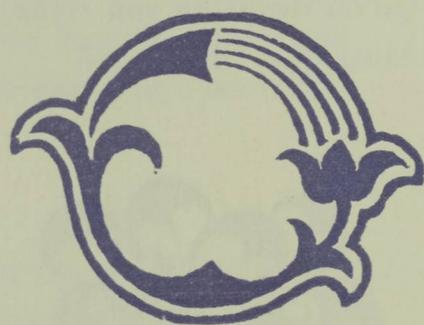
Prenez le Khol, et noir,
Pour allonger vos yeux,
Et les peignes d'ivoire
Pour orner vos cheveux,

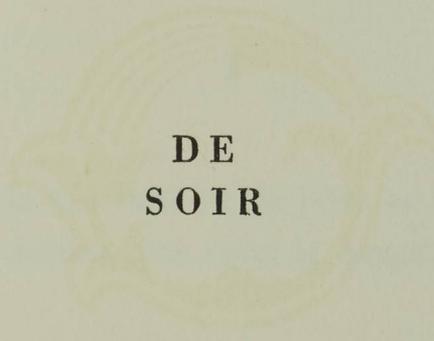
Dites vous en beauté,
Comme aux jours des désirs,
Telle lumière à luire,
Car voici vérité :

Il n'est de ceux qui meurent,
Madeleine, et qu'on aime,
Il n'est de ceux qu'on pleure,
Qu'un autre amour qui naît,

Et qu'on sait en soi-même
Si sûr, et vrai sans leurre,
Qu'on dirait en son cœur,
Ainsi que Dieu entré.







DE
SOIR



TO
STOP



I

Mon Dieu, en la vie faite et de joies et de peines,
Tel vos autres brebis, j'ai suivi le berger,

Et je m'en suis allé sur le chemin qui mène
Où les hommes s'en vont pour subir ou aimer;

Je n'ai fait plus ou moins que les uns ou les autres,
Sauf avoir, et peut-être, en mes jours trop rêvé,

Je n'ai été en rien, le disciple ou l'apôtre,
Et dans le songe seul, j'ai trouvé ma clarté.

Si j'ai parfois aimé, c'est que j'y trouvais ailes,
Que mon âme était seule, et pour l'amadouer,

Je savais que douceur et que paix sont en celles
Qui sûres dans l'émoi, veulent vraies se donner,

Et vous avez, Mon Dieu, pardonné Madeleine,
Quand aux jours du calvaire elle était à vos pieds,

Car vous saviez, mon Dieu, que quand la chair a peine,
C'est le cœur qui la suit, et la foi qui se tait.

Mon Dieu, j'ai désiré que me soit la lumière,
Et sur la voie suivie, je ne l'ai rencontrée,

Je n'ai su d'avéré, en des choses précaires,
Que ce que l'on peut voir ou que l'on peut toucher,

Et c'est le doute en moi, alors qui a pris place,
Et la douleur amère après qui l'a suivi,

Et j'ai connu le froid, et j'ai connu la glace,
Dans un hiver en soi, qu'on sent d'ombre et de nuit.

Mon Dieu, ils sont en moi, morts désormais vos anges,
Que je voyais jadis les ailes étendues,

Et qui m'apportaient foi, comme enfant dans ses langes,
Dans le creux de leurs bras, et qui se disait nue,

Tandis que dans le ciel, en sa clarté reluie,
Des jardins ingénus chantaient d'or leurs feuillages,

Et s'affirmaient en gloire en de hauts paradis
Dans l'air immaculé, dits ainsi qu'en mirage.

Or j'ai confessé lors, et mon cœur, et ma chair,
Pour connaître le vrai des jours que j'ai vécus,

Et sous le soleil lui, le monde en la lumière,
Mon âme qui pleurait, ne m'a pas répondu.



II

Vierge qui rit, enfant qui pleure,
Homme qui n'est qu'enfant grandi;
Aux jours qui viennent et qui leurent,
Qu'en as-tu fait toi de ta vie ?

Vierge Marie, enfant Jésus,
Qui faisaient claires tes journées,
Quand ton cœur et ton âme à nu,
Savaient alors le mieux aimer,

Hosties blanches que tu avais
En foi aussi communiées,
Et suivant ainsi ton souhait
Toutes tes fautes pardonnées.

Mais vie dite en sa robe grise,
Qui pleure plus qu'elle ne rit,
Et sans erreur, et sans méprise,
C'est elle, et toute qui t'a pris,

Et pourtant que tu as aimée,
Dans ta chair ainsi qu'en ton cœur,
Puisque c'était ta destinée
En elle qui sonnait tes heures;

Musique alors qu'elle t'a faite,
Ainsi que du Schumann, amère,
Et qui chantait à voix de tête
Rêve en l'amour, songe en la chair.



III

Mais voici les ports noirs
Et qu'en des jours tacites,
Lorsque tombe le soir
Tu tentes d'aborder,

Et qu'alors après boire,
Au rêve qui incite,
C'est loin dans ta mémoire
Que tu t'en vas chercher,

Le bonheur que tu sais
Que le destin nous quitte,
Sans pouvoir le toucher
Car il est sis trop loin.

Or en ton cœur falot
Qui croit aux lendemains,
Pour accepter son lot
D'une façon aisée,

Et qui sait que la pluie
Le fait tomber le vent,
Et qu'en ce qu'on envie
Désir meurt comme il naît,

Alors c'est dans le songe,
Pourtant un peu qui ment,
Où tout nu tu te plonges
Pour trouver l'agrément,

Ou de la femme aimée,
Ou de la coupe pleine,
Ou bien de la fumée
Qu'est vie en tous les temps,

Et c'est sagesse en toi,
Lors sans que tu le saches,
Qui voile en ton émoi
Les larmes que tu caches.



IV

Musique en toi et qui te hante,
C'est ta sœur dans le salon rouge
Mains au clavier, de soir, qui chante,
Dans l'heure et l'ombre où rien ne bouge,

Voix dans l'air qui monte et supplie
En des sonorités profondes,
D'un cœur qui sent venir la pluie
De toutes les larmes du monde.

Jour qui tombe et voix qui s'élève
Disant l'amour qui naît en elle,
Au parler doux des notes brèves
Qui prennent vol comme des ailes,

Accords alors et qui s'avèrent
Comme en l'air pour les appuyer,
En des cieus qui se disent clairs
Ou des nuits qu'on voit étoilées,

Ame en elle, et si haut montée,
Qu'on dirait qu'il est d'un adieu
Fait au monde, ou qu'elle ait pleuré,
De toucher ciel sans trouver Dieu. —

Or choses alors qui s'évoquent
Chagrin ou tendresse en la vie,
Paysages sans équivoques
De sapins noirs aux jours de pluie,

Ou bien là-bas la mer qui gronde,
Ou bien les mains jointes qui prient
Et dans le cœur douce et profonde
L'unique amour qui se délie,

C'est ta sœur dans le salon rouge
Où des iris mauves se fanent,
C'est ta sœur dans le salon rouge,
Ta sœur, et qui joue du Schumann.



V

J'ai connu dans les choses
Qu'une âme était en elles,
Lointaine dans ses causes,
Mais cependant réelle,

Et qu'elles avaient vie
A la nôtre pareille,
Mais tue en l'infini
D'un silencieux sommeil,

J'ai su dans l'entité
Multiple dite en elles,
Que Dieu est éternel
En elles comme en nous,

Et que c'est dans l'abstrait
Où le rêve prend ailes,
Qu'il faut amer ou doux
En trouver le secret.

J'ai connu dans les choses
En des songes subtils,
Qu'amour leur vient sans cause,
Comme parfois en nous,

Dans les réactions
De l'ombre ou la lumière,
Qui les font sombres, claires,
Ou fermées, ou hostiles,

Puis quand peine elles ont,
Leur émoi, et sans plainte,
Lorsqu'en elles, l'outil
Dit sa brutale étreinte.

Or bois dont on fait croix
Alors qui les subit,
Pierre qui sait le froid
D'un long hiver en elle,

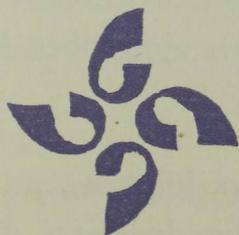
Or, et qui s'aime en lui
Egoïste, argent clair,
Comme lune dans l'air
Quand elle est pleine et luit;

Rochers de vanité,
Roseaux sur l'eau qui plient,
Orgueil dans l'air monté
Des chênes reverdis,

Rose au vase qui meurt
En des parfums aigris,
Topaze qui se leurre
D'un bleu qui s'alanguit,

Choses, alors humaines
Dans l'émoi qui s'avèrent,
En la joie ou les peines
Comme en nous fait la chair,

J'ai su qu'était en vous
Une âme close et vraie,
Dans le silence doux
Auquel vous vous taisez.



VI

Il t'eût fallu plus haut monter
Aux jours où tu as voulu croire,

Les ciels sont loin qu'on veut toucher
Et les ailes sont aux oiseaux;

Il ne suffisait de vouloir
En le songe, approcher ton lot,

Car tes yeux ici n'ont pu voir
Que d'en bas la clarté d'en haut.

C'était plus loin qu'était la joie
Où dans sa gloire la lumière

Rayonne blanche dans sa foi
Sur le monde dit en poussière,

Et toi qui en savais l'émoi
Lointain rêvé dans tes jours clairs,

C'était, en ton cœur, son désir,
Qui parlait haut comme la chair.

Mais toi qui la voulais élire,
Ainsi douce et dite en beauté,

En la soie blanche des clartés
Qui la parait comme une femme,

Pour que puisse y trouver ton âme,
Comme en connaître, l'amour vraie,

Voici qu'elle est venue la pluie
Et ciel ayant fermé ses portes,

Qu'elle s'est tue comme une morte,
Celle en ton cœur qui avait lui;

Et l'ombre montée en les cieux,
Et songe alors dont c'est la somme,

Que tu ne fus ici qu'un homme,
Lorsque tu rêvais être en Dieu.



VII

Yeux qui pleurent et mains qui prient
Secret qu'on garde et que l'on tait,

Chagrin qu'on porte dans la vie,
Ainsi qu'en soi seul on le sait,

Cœur alors et qui se replie
Sur lui-même en les jours allés,

Ame du ciel qui se délie,
C'est en soi la douleur entrée.

Or monde alors auquel on songe
Et sur la voie qu'on a suivie,

L'ombre que l'on fait qui s'allonge
Disant la clarté qui s'enfuit,

Choses dans le soir qui s'évoquent
De lointains bleus amadoués,

Et calvaires, sans équivoques
Qu'on voit, en soi, leurs croix dressées,

Choses qui furent et qu'on touche
Présentes malgré les passés,

Sourires doux, baisers des bouches,
Que l'on sues ou bien aimées,

Une femme pleure à tes pieds
Comme sous les croix Madeleine,

Et tu n'es Christ pour qu'elle ait paix
Et tu n'es pour rien dans sa peine,

Mais une voix qui se fait tienne
Une voix monte dans ton cœur,

De pardon et tendresse pleine,
Qui dit : Aie pitié, c'est ta sœur.



VIII

Mourir dans un jour clair,
Savoir pour être aimé,
Que c'est d'or la lumière
En haut qui vous attend,

Et qu'enfin tue la chair,
Est venue l'amour vraie,
Loin de l'émoi amer
Qui parle dans le sang,

C'est ton cœur qui prend ailes
De les avoir rêvées
Les douceurs éternelles
Des joies immaculées,

En l'oubli de la vie
Et qui se disait nue,
Sur la route suivie
Aux jours que tu as eus.

Croix ici qui s'effacent
De tes jours d'aventures,
Quand ton âme était lasse
Des peines qui te furent,

Plaie qui se ferme en toi,
Sang qui en a coulé,
Et dans des jours des mois,
Que le vent a séché,

Les revoici les anges
Que tu vois dans le ciel,
Comme enfant en ses langes
Qu'éblouit le soleil.

Mais est-ce foi alors
Qui est rentrée en toi,
Ou bien le doute encor
En ton cœur qui s'indure,

Toi qui as cherché loi
Jadis aux raisons pures
Pour en la vie qu'on a
Marcher au chemin sûr,

Voici que Dieu est proche,
Et si tu veux y croire,
Et puis aussi les cloches
Qui le sonnent ton soir.

Or la nuit soit qui vient,
Mais l'aube qui la suit,
Apporte le matin
Et dans l'air resplendi,

Et meurs dans le jour clair,
Et pour encore aimer,
Car c'est d'or la lumière
Là-haut qui t'attendait.



IX

A présent c'est le soir qui tombe,
La nuit qui vient, tout qui se tait,

Et les hommes comme en la tombe,
Au sommeil doux qui trouvent paix;

Et gris, c'est le seuil de ta porte
Où ton rêve s'est enlisé,

Dans la poussière qu'on rapporte
Du chemin où l'on a marché.

Toi qui t'en fus du sud au nord,
Dits aux étoiles des boussoles,

Où c'est clartés, où vent qui mord,
Et vie qui rit ou se désole;

Toi du couchant ou du levant,
Qui as su ciel rouge ou ciel blanc,

Et cœur aimant, dur, ou fermé,
Suivant la voie t'en es allé,

Toi alors, et qui as vécu
Comme un matelot ta vie nue,

Et puis après étant rentré
Qui n'as, las ! pas su l'oublier. —

Or toi qui as connu les glaces
Comme aussi les étés élus,

Sous des ciels où soleil fait face
Au monde dans l'or étendu,

Sables chauds où tu as marché,
Iles bleues que tu as touchées,

Sentant le parfum des fruits mûrs,
Le récif et la chair pâmée;

Puis monde aussi dans la froidure
Où des eaux, gel, faisant rochers,

Avec du vent dans la figure
C'est la nuit que tu as trouvée,

Si loin du port ou de la paix
Que tu étais allé chercher. —

Musiques des jours que tu sais
Sur la voie que tu as suivie,

Dont ton âme est lasse aujourd'hui
Pour les avoir trop écoutées,

Heures qui ourdissent leur trame
Et nous prennent dans leurs filets,

Hommes qui passent ou bien femmes
Dont on a désir ou regret;

Et là-bas dans tes jours vécus
En le rêve auquel tu as cru,

Routes au loin que tu as faites
Pour n'essayer que des défaites,

Sans en trouver la raison nette,
Ou que tu en aies rien conclu;

Vérité pourtant, mais amère,
Dans ton cœur ici qui s'avère,

Choses alors touchées du doigt
Pour retrouver un peu de foi,

Dans le concret et le réel,
Mais pourtant autres qu'on les croit,

Il n'en fut en toi, comme en elles,
Qu'illusion qu'on porte en soi,

Comme au fond des puits l'eau qu'on voit
N'est bleue que des reflets du ciel.



TABLE

=

	PAGE
Préface	5
EN SOI	9
CLARTÉS	37
HEURES	67
EN ELLES	95
DE SOIR	127

Achévé d'imprimer
sur les presses de J.-E. Buschmann,
à Anvers, le 24 décembre
1921

=





IMPRIMERIE

J.-E. BUSCHMANN

ANVERS

